

Patrice Lepage

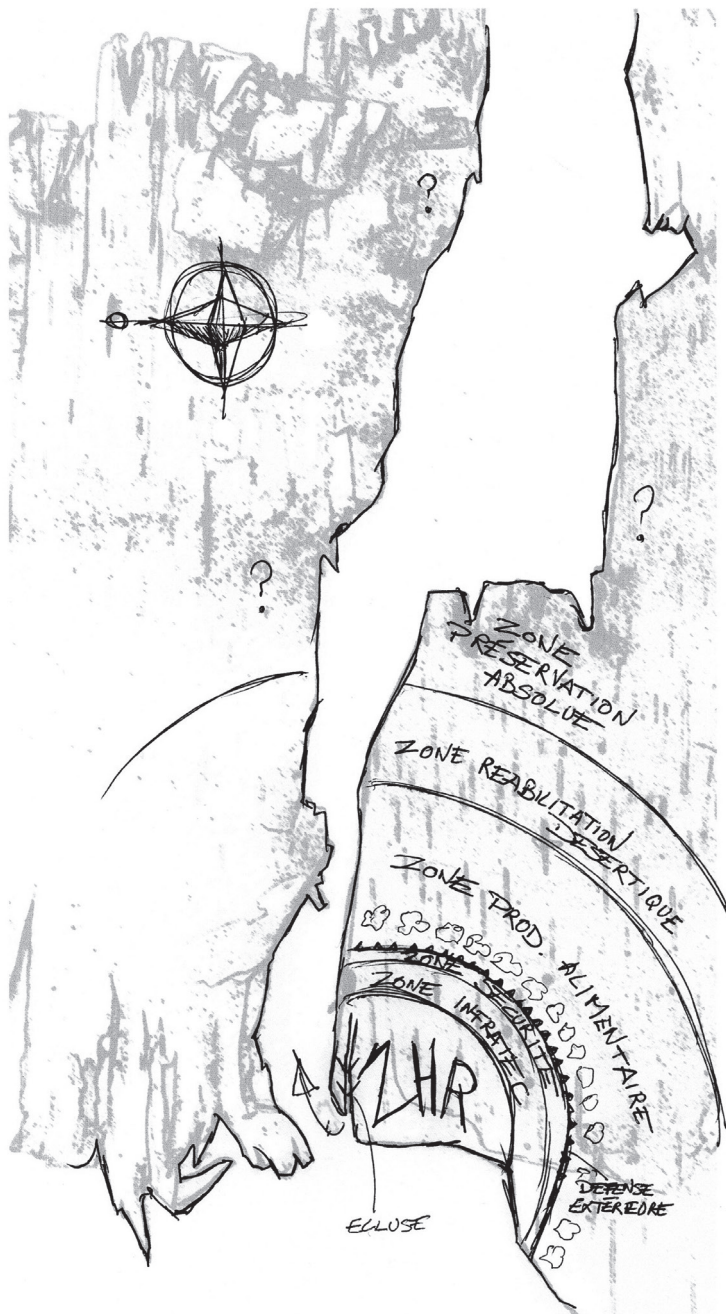
ZHR

Zone Hors Risque

éditions
parole

*à Martine, Thomas, Kenzo, Sandro...
à ceux que j'aime et dont l'écriture
m'éloigne parfois un peu trop...*

Tout à la fin, il restera de nous une fine pellicule de conscience, déposée çà et là, des brumes océaniques aux confins du désert. Disparus, nous serons pourtant là, inhalant l'air léger du matin, spectateurs attentifs de la suite donnée à l'aventure humaine...



1

L'atelier flottant



Mathias venait de larguer son ultime amarre. Partir d'ici c'était disparaître sans aucune possibilité de retour, plus d'existence administrative, plus d'habilitation et plus aucun droit à la sacro-sainte *protection bienveillante*. Désormais il était un Réfractaire et laissait derrière lui tout ce qui, jusqu'alors, avait structuré sa vie.

Il avançait prudemment sur le canal de dérivation. La gabarre prenait toute la largeur de ce maigre sillon protecteur, parallèle au terrible fleuve Sombre. Ce dernier fonçait vers l'océan pour y propulser sa rage boueuse descendue des montagnes. Un choc dantesque qui nourrissait les prêches paranoïaques des prêtres de l'apocalypse. Lui partait en sens inverse, résolument à l'opposé du tumulte et de ses adorateurs. Il se tenait à la barre, à la fois inquiet et soulagé d'être parti, sans pouvoir se défaire de l'étrange impression que la ZHR le vomissait sournoisement vers cet extérieur qui terrorisait tant ses contemporains.

Quelques miles plus loin, le canal de dérivation s'éloignerait sur la droite pour rejoindre une écluse. Au-delà, il pourrait s'engager sur un affluent du Sombre, pacifique celui-là, au débit régulier. *Trois mille cinq cents kilomètres de voies navigables, sans obstacle et sans jamais plus nous approcher de la ZHR...* avait promis Diego. En réalité, au-delà des quelques kilomètres à venir, il n'était sûr de rien. Mathias

allait devoir affronter en aveugle ce qui les tenait tous confinés dans l'enceinte de la mégalopole. Il ignorait ce qui allait advenir, mais préférait croire que le véritable péril se situait derrière lui et non devant.

Le canal s'était écarté de son tumultueux voisin, mais au lieu de s'éloigner de la mégalopole, il avait progressivement rejoint une zone de stockage. Diego avait dû zapper cet épisode sur sa carte, un détail ! Le bateau s'engageait entre d'immenses bâtiments. N'importe qui pouvait surgir de ces carcasses métalliques. Mathias s'imposa quelques respirations abdominales, sa perception redevint optimale. Il n'avait pas d'autre choix que d'avancer en faisant le gros dos. Il déposa son arme à portée de main. La gabarre semblait s'être mise au diapason, elle se glissait entre les monstres métalliques sans faire le moindre bruit. Tant qu'il n'aurait pas franchi cette fameuse écluse, il devrait se tenir sur ses gardes. Diego n'était décidément pas un as en matière de précision mais à cet instant, il aurait préféré l'avoir à ses côtés, lui qui était à l'origine de cette échappée.

Il l'avait rencontré quelques mois auparavant, en échouant non loin d'ici, dans le dédale de la zone de production du Centre 6. Les bâtiments métalliques tentaculaires chapardaient la lumière dans leurs cimes. En zone de Prod, il ne restait rien du ciel pour les gens d'en bas. Mathias était arrivé dans l'unité tout au début d'un nouveau cycle. Un projet de générateur de transport écobiotique, probablement conçu par une de ces communautés geeks des quartiers branchés de la zone sud. Des mêmes hors norme qu'on parquait dans les bâtiments communautaires, noir absolu et cloisons d'écrans fluides, les conditions idéales pour leur faire pondre des projets à la pelle. Mathias avait passé les quinze premiers jours dans une salle de formation Holo. Huit hommes, dix femmes, le jeu consistait à singer des interventions opérationnelles au beau milieu d'une représentation hyper réaliste. Pas une parcelle de leur peau n'était en

contact avec l'air ambiant, ils étaient tous casqués et gainés dans des combinaisons de travail moulantes d'un bleu délavé. Il n'y avait pas grand-chose à comprendre, l'essentiel de l'apprentissage consistait à se tenir à disposition des robots, à leur éviter la poussière et les stress de toutes sortes. Pantins tristes et dociles, tous ceux qui travaillaient là paraissaient éteints et résignés. Seul Diego sortait du lot, le seul à paraître vivant. Mathias n'avait rien d'un mutant bodybuildé, mais il avait un physique imposant, il était tout l'inverse de cet énervé volubile. Diego était taillé comme une lame, osseux, tatoué jusqu'aux oreilles, le regard brillant et agressif. Autant Mathias était un calme taiseux, autant lui semblait ne jamais pouvoir se résoudre à la fermer. Il fallait qu'il parle, qu'il siffle, qu'il produise un minimum de bruit pour marquer sa présence et calmer sa nervosité. Lorsqu'il lui arrivait de s'asseoir, il gigotait de la patte comme un contacteur électrique débousolé. Au début, Mathias avait eu du mal à supporter cette boule de nerfs. Lui mangeait seul dans son coin, bonjour bonsoir, poli avec tout le monde, il ne parlait avec personne sauf lorsqu'il y était contraint. Il n'avait pas l'intention de rester là bien longtemps et moins encore de tisser des liens avec quiconque... Ses rapports avec Diego avaient changé de nature après un incident dans le local de pause. Diego avait dû gérer une rupture de production sur la chaîne dont il avait la responsabilité. Il s'en était pris vertement à un des opérateurs, un gros costaud, taillé comme un bloc de béton.

– Il faut dormir la nuit, lui avait-il asséné de manière agressive. Je n'ai pas envie de réparer tes conneries. On a failli foutre tout le système en vrac.

Piqué au vif, l'autre avait tenté de se justifier mais, face à la verve du roquet qui n'arrêtait pas de l'asticoter, le ton était vite monté.

– Arrête de me prendre la tête avec ta chaîne, on n'a rien bloqué du tout !

– Parce que j'étais là. Encore une connerie de ce genre

et ils vont tous nous virer. Tu ferais mieux de te muscler la cervelle et arrêter de passer ton temps à te mesurer la bite.

Le baraqué avait vu rouge, l'avait chopé par le col, soulevé de terre et collé contre le mur. Mathias s'était interposé en posant fermement sa main sur l'avant-bras du monolithe.

– Laisse tomber ! Ça ne vaut pas le coup de se fâcher pour si peu. Repose-le ! Pour l'instant, il ne s'est rien passé de grave, vous pourrez reparler de tout ça, un peu plus tard, tranquillement.

Mathias n'avait laissé transparaître aucune agressivité et la tension était retombée aussitôt. En fin de journée, alors qu'il s'appêtait à quitter son poste, Diego était venu le remercier. Pendant quelques secondes, Mathias avait gardé sa main dans la sienne.

– Tu ne te calmes jamais, toi, on dirait que tu cherches les coups ? lui avait-il dit.

– Tu parles comme ma mère, ça me réchauffe le cœur.

– Un jour ou l'autre, ceux que tu humilies te le font payer.

– Je ne supporte pas ce cabot qui tire de la fonte à longueur d'année et qui passe le reste de sa vie à se regarder dans une glace.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– La connerie à haute dose, ça me prend la tête. Ce débile se donne des allures de caïd, mais il attend comme un toutou qu'on lui donne sa note à la fin du mois.

– Tu devrais lui mettre une bonne note, il te poserait moins de problèmes.

– C'est le robot qui note son travail, ne me dis pas que tu l'ignores ? Ici, ce sont les robots qui t'évaluent. Alors, souris à la caméra si tu veux devenir l'employé du mois.

Depuis ce jour, Diego avait pris l'habitude de le saluer. Cela ne l'avait pas rendu plus loquace pour autant, mais l'énergique était une véritable bouffée d'oxygène dans cet univers aseptisé où chacun se concentrait essentiellement sur sa tâche, entre le souffle lointain des machines et les déplacements feutrés des robots. Seules échappaient au

blanc immaculé les lignes rouges de circulation au sol et la signalétique verticale, jaune fluo. Les robots de transport étaient énormes et semblaient toiser les petits lutins bleus qui s'agitaient à leurs pieds. Une petite lueur de griserie dans le regard, les technos de maintenance sillonnaient les travées dans leurs exosquelettes bionumériques. Plus d'une fois, dans son ancien groupe, Mathias avait dû réguler les bouffées mégalos de certains novices, une fois perchés dans leur nouveau corps de combat. Le monde de la Prod était répétitif et ennuyeux, bien loin de sa vie d'avant. Alors les outrances de Diego, sa façon d'être et son volume sonore apportaient un peu de couleur et de fraîcheur à ce quotidien linéaire.

Pendant leur temps de travail, tous les Habilités Prod étaient logés gratuitement dans les zones de production industrielle. Chacun pouvait organiser ses horaires comme il le souhaitait et rejoindre sa zone d'habilitation résidentielle pendant les temps non productifs. Le maigre bagage de Mathias avait aisément trouvé place dans les trente mètres carrés du palace mis à sa disposition. Le job était rémunérateur et l'endroit discret, cela lui suffisait. Chaque matin, avant de s'engouffrer dans le scanner d'identification, il s'astreignait à un travail de préparation mentale. Cette nouvelle vie lui paraissait tellement inconsistante et dénuée de sens. S'il n'y prêtait attention, il perdait rapidement sa concentration, ce qui lui avait déjà valu quelques contorsions techniques scabreuses pour échapper de justesse à un incident sur la chaîne.

Un jour, Diego lui avait proposé d'aller boire un verre dans un endroit sympa. Il n'avait pas eu le cœur de refuser, et le soir même, le tatoué l'attendait en bas de son cube d'habitation. Assis à califourchon sur un des bancs de l'espace Biozen, Diego lançait quelque chose aux carpes Manta qui nageaient au milieu des jacinthes.

- Que jettes-tu ?
- Des graines.
- Tu nourris des Holo ?

– C’est très con, mais ça m’amuse. J’aime les regarder nager. Dans l’eau, pas d’effort, j’aurais dû être un poisson, même virtuel. Eux ne voient pas les limites de leur cage... Allez, je t’embarque dans mon clandé ! Ce n’est pas loin.

Dans les zones de production, aucun bar n’était autorisé. Mathias était curieux de savoir où ils allaient atterrir. Cinq minutes plus tard, ils s’arrêtaient devant l’écran devanture d’un minuscule bazar asiatique, hors du temps, comme une jonque échouée en pleine façade d’un immeuble en alliage bioclimatique rutilant. L’intérieur de la boutique était un véritable capharnaüm, on devait pouvoir y trouver à peu près n’importe quoi. Tout au fond de ce merdier, derrière une porte à peine visible, se dissimulait une vaste salle de jeux. Des tables basses, des fauteuils, des cabines de projection Holo, une déco postapocalyptique, l’ensemble était vraiment kitch. Il y avait peu de monde, quelques gars équipés de casques jouaient du fric sur des combats Holo, un gros type en cuir était couché dans un module de course, d’autres apparaissaient par transparence, avachis dans des bulles sensorielles. Ils s’étaient installés tout au fond de la salle, dos au mur. Diego avait commandé un cocktail défiant toutes les normes de la doxa diététique, ce qui lui valait une litanie inquiète de son Com sur les risques encourus. Mathias ne voulait pas boire d’alcool, a fortiori dans un endroit pareil, il n’était pas question de relâcher sa vigilance. Très vite, Diego avait essayé d’en savoir plus sur lui.

– Cela fait huit mois que tu t’es pointé ici et je ne sais toujours pas d’où tu sors. J’ai jeté un œil sur le Scangramme de la boîte, presque rien ! On voit qu’ils ont du mal à recruter et se contentent de peu.

– C’est parce qu’il n’y a rien à dire. D’autres boulots, d’autres boîtes.

Diego avait secoué la tête d’un air entendu.

– Un employé banal, en quelque sorte ?

– Un employé comme un autre...

– C’est ça ! Tu marches comme une bête de combat, tu as l’air d’avoir des nerfs à toute épreuve, tu ne parles à personne et tu donnes l’impression de vouloir passer entre le papier peint et le mur. Moi je suis certain que tu te planques. Rassure-toi, cela ne me pose aucun problème, tu as sûrement de bonnes raisons. Mais je suis curieux de nature. Au début, je t’ai vraiment pris pour un infiltré !

– Et maintenant ?

– Si c’était le cas, tu ne serais pas intervenu dans cette histoire avec le roi de la gonflette. Tu aurais compté les points et fait ton rapport le soir.

– Au fait, comment ça se passe avec ton malabar ?

– J’ai proposé qu’on lui greffe un cerveau, ce serait nouveau pour lui, mais on redoute une forte probabilité de rejet.

Mathias avait éclaté de rire.

– Décidément, tu ne lâches jamais.

– Tu sais, je ne sors pas des quartiers sud, j’ai passé mon enfance dans la grande périphérie et les pires coins abandonnés des ZHR. Très loin des zones « Super Bonheur » et du cinoche aseptisé. Chez moi, c’étaient des familles à l’ancienne, toutes les ethnies mélangées, pas d’autres castes que celle des pauvres et des paumés. Je suis un Péri, j’ai grandi dans le merdier qui fait peur à tout le monde. À l’époque je trouvais ça cool, mon père faisait un jardin, un vrai ! Avec des voisins, ils avaient squatté un bout de terrain sans affectation, ça a duré des années, à l’époque c’était encore possible. Ils étaient une bonne dizaine, des types venus de partout qui passaient leur temps à rigoler, ça faisait plaisir à voir. C’était un truc de mecs, le jardin c’était leur soupape. Les enfants se foutaient sur la gueule, parce que ceci ou cela, les pères cultivaient un lopin de terre ensemble sans se soucier de savoir qui venait d’où et pour quoi faire. Ils avaient inventé un langage commun, un baragouinage qu’ils étaient les seuls à entraver. Du coup, tout le monde arrivait à faire sa place. Les femmes y trouvaient leur compte, des légumes frais pour dix familles et pendant que leurs mecs

étaient là, ils ne bouffaient pas leur fric dans les rades. Ils avaient même semé un carré de fleurs, de temps en temps l'un d'entre eux remontait avec un bouquet, souvent pour se faire pardonner un truc. Ils désignaient ensemble celui qui avait le plus besoin du fameux bouquet. Tu imagines le topo, l'assemblée démocratique du bouquet, c'était super drôle. Toutes les occasions étaient bonnes pour se réunir au jardin. Ils avaient fabriqué une cabane, soi-disant pour ranger les outils. En réalité, c'était un petit bar. Pas un endroit pour se mettre minable, mais un refuge où on pouvait discuter tranquillement des problèmes des gamins, de la vie et du temps d'avant. Mine de rien, pas mal de problèmes se sont réglés dans cette cabane. Dès qu'on arrive à se parler, on devient moins con. Et puis un soir, une descente des BVU. *Occupation illégale, activité à risque...* Ils ont tapé dans le tas et rasé tout, à la manière des brigades urbaines, pas de détail, la loi pour tous et Dieu reconnaîtra ce qui reste des siens. Mon père s'est fait fracasser, il a perdu l'usage d'une main, ils lui ont retiré son habilitation et, cerise sur le gâteau, ils lui ont collé six mois de probation. Ça m'a rendu fou et ça les a tous calmés. Mon père était un mec simple et droit, il n'osait plus se montrer. Plus d'habilitation, cela voulait dire des contrôles toutes les cinq minutes, chaque matin lorsqu'il allait bosser et chaque soir au retour. Les autres finissent par te regarder de travers. Il avait honte. Moi j'aurais bombé le torse, lui, ça l'a brisé, il ne s'en est jamais remis. Les Sanitaires ont débarqué quelques mois plus tard, ils ont installé un Bioparc, chants d'oiseaux et carpes virtuelles, comme en bas de ton bloc, le top. Un écosystème pacifié augmenté, zéro risque, plus besoin de plantation, plus d'arrosage, plus de cueillette, des saisons artificialisées, des feuilles qui tombent sans salissures. Plus personne n'y foutait les pieds, ça marche tout seul, ça ne fane jamais, ça dégage des parfums de salon, pas d'allergie, pas de mauvaises bestioles, des papillons qui font l'économie de la phase chenille... À partir de ce jour, mon père et ma mère ont pris l'habitude de rester chez eux,

devant leur fluide, à bouffer des compléments alimentaires qui redonnent le sourire. Moi je me suis barré très vite, je ne pouvais pas les voir comme ça, on va bosser, on revient, on regarde des conneries, on bouffe des médocs et un jour on claque dans son bloc, sans un bruit. Tout le quartier était devenu comme ça. J'ai voulu changer de zone, gagner une habilitation pour les quartiers branchés, c'était devenu mon seul objectif. C'est écrit partout, *la vraie liberté* consiste à pouvoir choisir *comment tu veux vivre et avec qui*.

– Tu as eu une habilitation ?

– Bien sûr que non ! La ZHR m'a secoué dans son gros shaker puis elle m'a marché dessus. Mais j'ai vite appris, je me suis adapté et j'ai fini par comprendre les vraies règles du jeu.

– Je veux bien croire que c'était compliqué de vouloir passer de la périphérie aux quartiers sud.

Diego s'était avancé sur son siège pour se rapprocher de lui, les premiers effets de sa mixture commençaient à lui brouiller le regard, mais la rage y était bien visible.

– Compliqué ? Au contraire, c'était très simple, comme aujourd'hui, comme d'habitude, les très riches entre eux et les pauvres au rebut dans les zones périphériques. Plus tu as de fric ou de pouvoir et plus tu peux exiger de vivre dans ta tribu, de disposer d'un maximum d'espace, entouré de clones, dans un des beaux quartiers du sud. Là-bas, ton voisin doit avoir la même tronche que toi, mais surtout pas celle d'un mec comme moi, sinon ça te fout la gerbe. Heureusement, les habilitations signalent les intrus et les BVU sont les garants zélés du bon sommeil des quartiers sud. À l'extérieur, la nature hostile, les flots déchaînés, les virus, les réfractaires, les errants, et à l'intérieur, le petit enfer des Pérès, les zombies qui triment comme des cons et sont payés avec les miettes, ceux qui vivent entassés, mélangés, *ceux qui ne sont pas comme nous*. Tu vois, on a plein de bonnes raisons d'avoir peur et de vouloir s'organiser pour protéger son espace vital.